

La Grande Guerre

Le premier à mourir fut Giuseppe Oronzo Palmisano (1), le plus belliciste de tous, et qui se tenait déjà prêt à se battre depuis longtemps quand il fut appelé sous les drapeaux. Il tomba le 24 mai 1915, le lendemain de l'entrée en guerre de l'Italie contre l'Autriche, aux côtés de la Triple Entente. Le malheureux Giuseppe Oronzo avait toujours proféré que l'affrontement armé était le meilleur moyen de canaliser le trop-plein d'énergie des jeunes gens et de leur forger le caractère. Il était convaincu que le champ de bataille était le seul endroit où la force brutale pouvait s'exercer de façon naturelle et ordonnée. Un art noble, disait-il.

Giuseppe Oronzo était loyal et volontaire. Son problème était qu'il était toujours prêt à régler les différends à coups de poing. Mais, en dépit de cette tendance innée à la violence physique, ce n'était pas un mauvais bougre. Il fut le premier Palmisano à s'engager et à être admis au sein d'un corps de volontaires, ce qui n'était pas un petit honneur pour un garçon originaire d'un village comme Bellorotondo. Peu de temps après, il fut le premier à partir au front, à Carso, au nord-est de l'Italie,

et le premier à prendre part au combat. Il fut également le premier à se lancer aux trousses des Autrichiens qui, durant ces premières heures de la guerre, ne cessaient de reculer. Comme de bien entendu, il fut le premier à recevoir une balle en plein dans le sternum. Au moment de l'impact, il y eut un claquement sec, comme lorsque deux pièces métalliques entrent en collision, suivi d'une sensation de brûlure très désagréable. Pensant que la balle avait ricoché sur les boutons de sa vareuse, il voulut continuer d'avancer. Mais ses jambes ne lui obéissaient plus. Elles se dérobèrent sous lui, et Giuseppe Oronzo tomba, foudroyé. Quand les Autrichiens lancèrent la contre-attaque, un caporal moustachu lui planta sa baïonnette dans le cœur, mais le malheureux Giuseppe ne sentit rien, car il était déjà mort depuis belle lurette. C'est ainsi que le premier Palmisano eut l'honneur insigne, ou supposé tel, de mourir au combat, le premier jour de la guerre contre l'Autriche. Cet été-là, il aurait eu vingt ans.

Feu Donato Francesco Paolo (2) fut le second à perdre la vie. C'était le plus couard de la famille et il aurait fait n'importe quoi pour pouvoir échapper à la conscription. Il n'eut pas le temps de connaître l'horreur des tranchées : lui aussi mourut sur le front du Carso, à la fin de l'été, victime d'un tir d'obus censé défendre la ville frontalière de Gorizia. Peu de temps après, ce fut au tour de Silvestro (3) de tomber sous les tirs nourris des nouveaux fusils-mitrailleurs autrichiens qui, en octobre 1915, firent des ravages parmi les troupes qui tentaient en vain de prendre la colline de Santa Lucia, à la frontière nord-est de l'Italie. Retranchés dans leurs observatoires d'artillerie, à l'écart de la première ligne de feu, les gradés italiens prenaient le thé dans des tasses en porcelaine,

servies par des auxiliaires en livrée, et de là donnaient l'ordre aux vagues successives de fantassins de donner l'assaut. Cela dura jusqu'à ce que, prenant conscience de l'inutilité d'un tel massacre, le chef suprême des troupes italiennes, le général Luigi Cardona, décide de mettre fin à l'offensive. C'est ainsi que s'acheva la troisième bataille de l'Isonzo, un fleuve s'écoulant entre les majestueuses montagnes qui bordaient la frontière austro-hongroise, et dont personne à Bellorotondo n'avait jamais entendu parler avant cela.

Les jumeaux connurent la pire fin qui soit. Quand ils étaient petits, Giambattista Di Martino Palmisano (4) et Nicola Di Martino Palmisano (5) ne supportaient pas qu'on les habille de la même façon. Ils détestaient lorsque les femmes du village les arrêtaient dans la rue pour les câliner en s'exclamant tout fort :

— Qu'ils sont mignons ! On dirait deux gouttes d'eau !

Lassés de ces effusions excessives, ils décidèrent un beau jour de se séparer et refusèrent catégoriquement d'être habillés de la même façon. Ils cessèrent de faire ensemble le chemin de l'école. Jamais ils ne sortaient de la maison à la même heure et jamais ils ne jouaient ensemble dans la cour. Les jours de fête où la famille sortait se promener sur la Via Cavour, au centre de Bellorotondo, ils s'arrangeaient pour marcher séparément, chacun sur un trottoir différent. Plus tard, ils firent tout ce qui était possible pour se différencier physiquement l'un de l'autre : Giambattista se laissa pousser la moustache, et Nicola, une barbiche ; l'un se peignait avec la raie à droite, et l'autre, à gauche. Quand ils commencèrent à s'intéresser aux filles, Giambattista les aimait exubérantes, extraverties et joyeuses. Nicola, au contraire, les préférait discrètes et casanières.

Quand ils eurent enfin réussi à faire oublier qu'ils étaient jumeaux, ils furent mobilisés. Ils reçurent leur convocation le même jour, le 1^{er} février, des mains du même facteur. Ils furent affectés à la même caserne. Avec la boule à zéro et le même uniforme, ils se ressemblaient tellement qu'il était impossible de les distinguer.

À partir de ce même jour, ils reçurent la même instruction militaire, dormirent dans la même chambrée, l'un au-dessus de l'autre. Six mois plus tard, ils rejoignirent la même compagnie dans le nord, avec ordre de se tenir prêts au combat.

Ils venaient d'avoir dix-neuf ans et étaient redevenus comme deux gouttes d'eau, mais cela leur était égal. Mieux même, ils devinrent inséparables : ils dormaient au coude à coude, se blottissaient l'un contre l'autre dans la tranchée et avançaient côte à côte quand ils donnaient l'assaut contre les Autrichiens. Personne dans la compagnie n'aurait pu distinguer un frère de l'autre. Le capitaine Di Luca leur donnait des ordres comme s'il s'était agi d'un seul homme :

— Palmisano, grimpe sur l'arrière de cette forêt et fais-moi taire une bonne fois cette putain de mitrailleuse avant qu'elle ne nous décime !

Giambattista et Nicola ne demandèrent pas à qui s'adressait le capitaine. Ils s'extirpèrent tous deux de la tranchée et, collés l'un à l'autre comme un seul homme, rampèrent jusqu'aux rochers.

Après quoi, ils coururent jusqu'à la forêt de sapins. Quand, une demi-heure plus tard, la mitrailleuse ennemie s'envola, leurs compagnons s'écrièrent « Vive Palmisano ! » en partant du principe que chacun des deux frères saurait que l'ovation lui était destinée.

En novembre, les Autrichiens bombardèrent au gaz chloré le front sur lequel les jumeaux avaient déployé plus de bravoure qu'il n'en fallait pour gagner une médaille. Quand la brume assassine se dissipa, les morts se comptaient par centaines dans les deux tranchées. Le vent avait tourné au beau milieu de l'attaque, et, après avoir anéanti les Italiens, le chlore avait décimé les Autrichiens.

Les deux camps durent se démener comme des diables pour récupérer tous les cadavres. Quand les hommes du capitaine Di Luca retrouvèrent les deux jumeaux, ils étaient si étroitement enlacés qu'ils ne parvinrent pas à les séparer. Leurs deux corps étaient bleus avec la bouche ouverte, déformée par l'horreur et pleine d'une mousse épaisse. Leurs vareuses empestaient le phosgène à plein nez.

Le capitaine déclara, résolu :

— Laissez tout le reste et enterrez immédiatement Palmisano. Ôtez-moi cette vision d'horreur !

Ne sachant auquel des deux frères le capitaine se référait, les soldats demandèrent, déconcertés :

— Lequel, mon capitaine ? On n'a pas réussi à les séparer.

— Pour l'amour du ciel, vous voyez bien que c'est inutile ! Enterrez-les ici même, comme vous les avez trouvés. Comme un seul homme.

Et c'est ainsi que Giambattista Di Martino Palmisano et Nicola Di Martino Palmisano furent inhumés, dans une clairière entourée de sapins, enlacés pour l'éternité.

Quand ils apprirent que les jumeaux étaient morts dans les bras l'un de l'autre, les gens du village, profondément émus, célébrèrent une grande messe en l'église de l'Immacolata. Tous se les remémoraient enfants,

habillés de la même façon, et se réjouirent d'apprendre qu'avant de mourir, les deux frères avaient décidé de redevenir jumeaux.

Après cette tragédie, les femmes Palmisano portèrent le deuil pendant tout le temps que dura la guerre. Quelques jours plus tard seulement, le soir de Noël de 1915, la nouvelle leur parvint de Libye que Giuseppe fu Vito (6) avait trouvé la mort dans un lieu en quelque sorte exotique et considéré comme peu dangereux, car situé à l'écart des principales lignes de front. De santé fragile depuis qu'il était tout petit, le garçon attrapait toutes les maladies. À Tripoli, il contracta une infection. Sa température grimpa jusqu'à quarante-deux degrés, et, après quinze jours de délire, il mourut.

Comble de l'ironie : l'annonce de la fièvre mortelle contractée par Giuseppe fu Vito parvint à la famille alors qu'au village le mercure indiquait trois degrés en dessous de zéro. Quand les femmes Palmisano sortirent dans la rue pour pleurer, rompant le silence de la nuit de Noël, elles furent saisies par un froid comme on n'en avait pas ressenti depuis un siècle.

Martino Palmisano (7) mourut au mois de mars suivant, blessé par balle à la moelle épinière, au cours de la cinquième bataille de l'Isonzo, qu'entre-temps tous les habitants du village avaient appris à situer sur une carte. La plupart supposaient qu'il s'agissait d'une belle rivière, quoique petite, et dans une contrée si éloignée de Bellorotondo qu'ils doutaient qu'elle fît partie de la péninsule italienne.

À l'automne 1916, et à quelques jours seulement de distance, Stefano (8), Giuseppe fu Piet (9) et Donato fu Vito (10) tombèrent à leur tour. Le premier fut réduit en charpie par une grenade à mitraille, le second mourut

des suites d'une gangrène de la jambe, et le troisième fut terrassé par une crise cardiaque en pleine bataille. Tous les trois étaient fiancés et espéraient se marier à la fin de la guerre qui était en train de se transformer en cauchemar et menaçait de décimer la moitié du continent européen. En apprenant la triple tragédie, les trois fiancées se mirent à arpenter ensemble les rues de Bellorotondo en pleurant comme des veuves. Personne ne savait exactement si la mort des trois cousins dans les collines dell'Hermada, dernier obstacle avant Trieste, était survenue durant la septième, la huitième ou la neuvième bataille de l'Isonzo, tant les combats se succédaient à un rythme vertigineux et que la ligne de front ne cessait de bouger. Cependant, la survenue de ces trois décès à quelques jours d'intervalle eut pour effet d'élever au rang de légende la tragédie qui frappait cette malheureuse famille de paysans. À partir de là, plus personne au village ne douta qu'une terrible *maledizione* s'acharnait sur les Palmisano. S'il était besoin d'une preuve, elle leur parvint deux mois plus tard, le jour de Noël 1916. Pour la deuxième année consécutive, la tragédie s'en revint frapper à la porte de la famille durant le soir le plus important de l'année : au sortir de la messe de minuit, la nouvelle tomba que Giuseppe Di Giovanni (11) était mort. Fin septembre, l'aîné des Palmisano avait réchappé miraculeusement à une explosion survenue dans une galerie que les troupes autrichiennes avaient creusée sous les positions italiennes du Monte Cimone, mais trois mois plus tard il était tombé dans une embuscade près de Stelvio. Giuseppe avait été rattaché aux troupes de haute montagne, parce qu'il était expert en forage de mines, une aptitude essentielle dans l'étrange guerre qui se jouait sous terre sur le front alpin : au lieu

de s'affronter à l'air libre, Italiens et Autrichien s'employaient à creuser des tunnels et à placer des charges explosives sous les positions ennemies. Sous terre, dans les entrailles de la montagne, Giuseppe était le plus compétent de tous, mais il était beaucoup moins à l'aise quand il fallait patrouiller à l'extérieur, dans des cols enneigés situés à quelque deux mille mètres et plus d'altitude.

Durant tout le reste de l'hiver et tout le printemps de 1917, il n'y eut aucun autre télégramme. L'absence de nouvelles semblait démentir les mauvais augures. Mais la trêve n'était due en réalité qu'à la faible intensité des combats et aux intempéries épouvantables qui sévissaient sur tout le continent européen. Quand le beau temps revint, la malédiction revint elle aussi. Et à la Pentecôte on apprit que Cataldo (12) était mort en Albanie, alors que cet État venait d'être placé sous protectorat italien et que les hostilités avaient officiellement cessé.

En automne arriva le désastre de Caporetto : le front d'Isonzo s'effondra, l'armée italienne se retira de toute la ligne de front qui allait de l'Adriatique jusqu'à Val Sugana, aux portes de Trente, et les pertes infligées par les Autrichiens s'élevèrent à plus de trois cent mille morts, blessés et prisonniers de guerre. En l'espace d'une seule journée, le 25 octobre 1917, et à quelques kilomètres de distance, Vito (13), Giulio (14) et Angelo Giorgio (15) furent fauchés par les tirs ennemis alors qu'il ne leur restait plus une seule munition et que leur commandement avait pris la fuite sans même prendre le temps de donner ordre aux troupes de se replier. Ayant eu leurs dix-huit ans au printemps, tous les trois venaient d'être enrôlés. Quand la nouvelle de cette triple

tragédie tomba à Bellorotondo, chacun songea que pas un seul Palmisano n'allait survivre à cette guerre impitoyable ou à la malédiction familiale.

Au village, tout le monde considérait Domenico (16) comme une bonne pâte, un malheureux qui prenait toujours tout du bon côté. Les plus cruels le traitaient de crétin et se moquaient de lui, mais il ne se plaignait jamais, car il ne voyait aucune malveillance dans leurs propos. Ceux qui ne le connaissaient pas s'étonnaient de son sourire imperturbable qui lui donnait l'air niais, mais qui n'était en réalité qu'une manifestation de sa gaieté innocente. Enfant, il se faisait rosser pour un oui pour un non, parce qu'il avait toujours l'air perdu dans ses rêveries. À cause de cette difficulté naturelle à se concentrer, ses professeurs aussi le frappaient fréquemment, jusqu'au jour où ils le déclarèrent inutile et renoncèrent à essayer de le dresser à coups de bâton.

Plus tard, ils découvrirent qu'il n'était pas aussi simplet qu'il en avait l'air et qu'il était dur à la tâche et très habile, en particulier dans les champs et dans les oliveraies : il était fort comme un chêne, jamais il ne se fatiguait et, plus il travaillait, plus il avait l'air heureux. À la guerre aussi, il s'attira le respect de ses supérieurs. Il était toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses, il ne discutait jamais les ordres et n'avait jamais peur. En réalité, il ne pensait jamais à la mort : la spéculation intellectuelle lui était totalement étrangère, de sorte qu'au moment de combattre, tous ses camarades voulaient l'avoir près d'eux. Le soir, dans le baraquement, il pensait à son grand-père qui l'emmenait dans les oliveraies et le traitait comme quelqu'un de normal. Et il lui manquait.

— J'ai l'impression qu'aujourd'hui on va en baver ! lui lança Cambrone, son compagnon de chambrée, en rentrant dans la baraque après son tour de garde. Ils ont convoqué le capitaine au poste de commandement. Il semblerait que les *Alpenjäger*¹ se préparent à donner l'assaut avant que ne revienne le mauvais temps, dit-il en se laissant tomber sur sa couchette.

Domenico ne comptait plus les fois où ils avaient pris, puis perdu à nouveau ces maudites positions de l'*altopiano* d'Asiago, sur la route de Vicenza à Trente. Il était loin de s'imaginer le carnage qui se préparait. Mais son compagnon, lui, avait vu un mouvement inhabituel pendant qu'il montait la garde, et pressenti que l'attaque des bataillons autrichiens de ce 4 décembre 1917 ne serait pas comme les autres.

— Laisse-moi regarder ta fiancée, lui demanda-t-il, la voix tremblante, avant le début de la bataille.

— Non, tu vas l'abîmer, lui répondit Domenico avec un rire nerveux.

À Bari, juste avant de monter dans le train qui devait l'emmener au front, il avait acheté une carte postale sur laquelle une fille posait nue. Après deux années de guerre, il connaissait par cœur chaque recoin du corps de cette femme qu'il partageait avec la moitié de la compagnie. La fille était entièrement dévêtue, les fesses appuyées contre un tabouret de fleurs, à côté d'un lit de repos garni de coussins de velours qui invitaient à la volupté. Elle avait un corps d'ange ; son bras gauche étiré derrière elle avec élégance tendait ses seins qui pointaient gracieusement.

— Toujours au garde-à-vous ! disaient les gars quand ils inspectaient avidement la poitrine de la jeune beauté.

1 Chasseurs alpins autrichiens. (NDT)

Elle avait une chevelure ondulée, d'un noir soyeux, juste assez longue pour lui couvrir la nuque. Une grosse boucle lui retombait devant l'oreille. Son menton reposait doucement sur sa main droite, elle-même posée négligemment sur son épaule. Son regard caressant fixait un point au-delà de l'objectif. Jamais personne dans la compagnie n'avait vu une fille aussi jolie que celle-là. Tous l'appelaient la « fiancée de Palmisano ».

Quand la marée grise des alpins autrichiens se mit à déferler, ordres et contre-ordres se succédèrent à un rythme effréné. Bientôt, il devint évident que la défense allait s'effondrer. La fuite désordonnée des troupes italiennes se solda par une victoire écrasante de l'attaquant et des milliers de morts parmi les fuyards. Domenico défendit la position des heures durant, en compagnie de Cambrone et Campana.

Les trois compagnons de chambrée étaient devenus inséparables et combattaient toujours en première ligne. Ce n'est que lorsqu'ils réalisèrent qu'ils étaient presque entièrement cernés qu'ils se décidèrent à battre en retraite, pour découvrir, stupéfaits, que les gradés avaient abandonné depuis longtemps leurs postes de commandement.

Au fond de la vallée, ils localisèrent les survivants du bataillon qui avaient fui des heures plus tôt. Campana et Cambrone réintégrèrent ce qu'il restait de leur compagnie, mais Domenico poursuivit son chemin sans s'arrêter. Après deux années de combat en première ligne, il en avait sa claque. Il voulait rentrer chez lui.

Sur les routes, la débandade était telle que personne ne lui demanda ses papiers. Et on ne lui demanda pas davantage son billet lorsqu'il prit le train. Cependant,

huit jours plus tard, quand il rentra à Bellorotondo, la police militaire l'attendait et il fut arrêté pour désertion.

Le lendemain matin, quand ils l'emmenèrent à la caserne de Bari, il aperçut son grand-père pour la première fois, à l'autre bout de l'avenue.

— *Nonno, nonno !* s'écria-t-il sans comprendre pourquoi son grand-père ne s'approchait pas ni pourquoi ses gardiens l'empêchaient lui-même de l'approcher.

Le garçon était comme fou ; il ne cessait de l'appeler. Le vieux Palmisano prit ses jambes à son cou, désespéré de ne pas pouvoir le serrer dans ses bras ou lui expliquer ce qui se passait. Quand Domenico réalisa que son grand-père tournait les talons, il lança un cri déchirant dans le matin froid :

— *Nonno !*

Le soldat qui l'escortait lui donna un coup de crosse dans l'estomac, et Domenico perdit connaissance. Ce n'est qu'ainsi, une fois le calme revenu, qu'ils purent le charger dans la voiture.

Le lendemain, il revit son grand-père dans la salle du tribunal militaire de Bari, où il comparaisait. Il ne comprenait pas pourquoi le vieil homme ne lui parlait pas, mais il songea que, s'il était là, c'est parce qu'il tenait à lui, et, à cette pensée, ses lèvres s'étirèrent de nouveau en un sourire imperturbable qui ne le quitta pas, même quand le juge lui annonça qu'il était condamné à mort.

— Ne pleure pas, *nonno*. La guerre sera bientôt finie, lui cria-t-il quand ils le firent monter dans le train qui devait le ramener dans le nord, et le remettre entre les mains de sa hiérarchie.

Son grand-père l'observait depuis l'autre côté du quai. Domenico eut l'impression qu'il avait rapetissé.

Le voyage du retour à l'*altopiano* fut plus rapide que le voyage jusqu'à Bellorotondo. Deux jours après avoir quitté Bari, il était à Vicenza, et le lendemain, à Asiago, et, de là, au Col del Rosso, où avait été rassemblé ce qu'il restait des compagnies anéanties par le désastre du 4 décembre. Un capitaine tout juste enrôlé forma immédiatement le peloton d'exécution avec les rares survivants de la compagnie de Domenico, parmi eux Campana et Cambrone.

Quand le capitaine cria « Feu ! », les hommes du peloton, troublés par le sourire innocent de Palmisano, qui ne comprenait toujours pas ce qui lui arrivait, furent incapables de l'exécuter. Ils tirèrent en l'air.

— Feu ! cria de nouveau le capitaine en colère.

De nouveau, ils tirèrent en l'air, délibérément.

L'officier menaça les hommes du peloton avec son pistolet, mais les soldats lui tinrent tête.

— Pour l'amour du ciel, capitaine ! protesta Campana. Domenico nous a sauvé la vie à tous plus de fois qu'à son tour. Il y a à peine un mois, il a fait sauter à lui seul les deux mitrailleuses qui nous bloquaient à Valbella...

— Tirez, nom d'un chien ! Tirez, j'ai dit ! J'obéis aux ordres. Si vous ne tirez pas, je convoque immédiatement le conseil de guerre !

Ils se mirent à pleurer et à tirer simultanément. Quand Domenico s'affaissa, ils l'entendirent qui disait :

— Je suis fatigué, *nonno*. Ramène-moi à la maison.

Il s'effondra à terre, secoué par une ultime convulsion qui donna la chair de poule à tous ceux qui le virent. Puis il étira les jambes et ne bougea plus. Ses compagnons s'approchèrent et prirent sa tête entre leurs mains pour lui faire leurs derniers adieux dignement. Cambrone fut le premier à rompre le silence :

— Fils de pute ! hurla-t-il en regardant le capitaine droit dans les yeux.

On aurait dit qu'il était devenu fou et il se mit à tirer rageusement des balles dans le corps sans vie de Domenico. Pendant qu'il tirait, il pensait à tous les gradés indignes qui les avaient menés de déroute en déroute et qui maintenant les obligeaient à exécuter le plus valeureux de leurs compagnons, un garçon un peu simplet et qui était mort sans comprendre ce qui lui arrivait.

Quand les circonstances de la mort de Domenico remontèrent jusqu'à Bellorotondo, son grand-père se pendit à un olivier. Profondément choqué, le village fut à deux doigts de se soulever.

Giuseppe fu Francesco Paolo (17) avait fini par se convaincre qu'il ne pouvait rien lui arriver, et il passa la nuit à expliquer pourquoi au compagnon avec qui il montait la garde dans le nid d'aigle qui dominait le col alpin. La lune était pleine et illuminait la nuit claire de janvier et les cimes enneigées. Le spectacle leur eût semblé magnifique n'eût été le froid glacial que le vent du nord rendait encore plus mordant. Jamais il n'aurait cru possible de souffrir autant du froid.

— Si la justice divine existe, il ne peut rien m'arriver, décréta-t-il sur un ton convaincu. Quand la guerre a éclaté, nous étions vingt et un Palmisano et maintenant nous ne sommes plus que neuf ! Nous sommes protégés par la disgrâce qui s'est abattue sur les douze autres.

Giuseppe fu Francesco Paolo n'avait jamais su que Domenico avait été fusillé, de même qu'on ne lui avait pas dit que les trois autres cousins étaient tombés à Caporetto, de sorte qu'il ignorait qu'il ne restait plus que cinq survivants. Pour lui, le dernier mort de la famille

était Cataldo. Son compagnon ne répondit rien. Quand ils étaient montés prendre leur tour de garde, Giuseppe fu Francesco Paolo l'avait trouvé particulièrement silencieux, si bien que la conversation se transforma en un monologue ininterrompu.

Quand l'aube commença à poindre, il dit :

— On peut être tranquilles aujourd'hui, ils ne viendront pas.

Il s'approcha de son camarade qui ne répondait pas. Quand il lui posa la main sur l'épaule et le secoua pour le réveiller, le corps de l'autre lui glissa entre les mains et s'étala de tout son long au fond de la tranchée. C'est alors qu'il remarqua la plaie sèche à la base de son cou, là où la balle l'avait transpercé et qui ne pouvait être due qu'à l'attaque qu'ils avaient repoussée la veille au soir. Il réalisa qu'il avait parlé toute la nuit à un mort.

Il ne connaissait même pas son nom. Il lui ferma les paupières, se signa et observa un moment de recueillement, comme on le faisait lors des cérémonies funèbres. Puis il prit son fusil et son sac à dos et commença à descendre la montagne, parce qu'il aurait déjà dû être relevé depuis un moment. Quand il arriva au campement, il n'y avait personne. Les siens avaient fui précipitamment sans même prendre la peine de l'avertir. Il continua de marcher seul en cherchant ses repères parmi des pics montagneux qui lui étaient totalement inconnus. À Bellorotondo, chaque sommet, chaque vallée, chaque tertre avait un nom familier, mais ici, il se sentait complètement perdu. Depuis qu'il avait été envoyé sur le front alpin, il ne cessait de courir d'une montagne à l'autre, sans jamais parvenir à en connaître le nom.

Soudain, un cri retentit :

— *Alt !*

Une patrouille autrichienne venait de le capturer.

Au bout d'une semaine, Giuseppe fu Francesco Paolo fut envoyé dans un camp de prisonniers situé à l'est de la petite bourgade autrichienne de Mauthausen, où il découvrit, épouvanté, que les détenus italiens y crevaient par milliers comme des mouches. La nourriture était rationnée, et les prisonniers devaient se contenter des colis envoyés par leurs familles par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Cependant, le haut commandement italien, considérant les soldats qui s'étaient laissé capturer comme des lâches et des traîtres, avait interdit l'envoi de vivres.

Dans le camp, il retrouva son cousin Michele (18), qui était en train de mourir de la grippe espagnole. C'était l'un des quelque cent mille Italiens faits prisonniers après le désastre de Caporetto. Giuseppe fu Francesco Paolo eut à peine le temps de le serrer dans ses bras et de lui fermer les paupières. Huit jours plus tard, lui-même mourait d'inanition, sans comprendre pourquoi les siens l'avaient abandonné.

Angelantonio (19), qui n'avait que des sœurs, était le plus mélancolique de tous. C'était aussi celui qui avait été affecté le plus loin, en Champagne. Sur le front de la Marne, il éprouva un tel vague à l'âme qu'il commença à perdre la raison. Les soldats italiens du 2^e corps d'armée du général Albricci avaient du mal à comprendre ce qu'ils fichaient sur le front français. Personne ne leur avait expliqué qu'après le désastre de Caporetto, le haut commandement italien avait sollicité l'aide des Alliés : cinq divisions françaises et anglaises étaient accourues au secours de l'Italie et, en

contrepartie, pour sceller la réciprocité de l'alliance, près de quarante mille Italiens avaient été expédiés en Champagne, au Chemin des Dames.

Et c'est ainsi qu'Angelantonio se retrouva dans une tranchée infernale, à côté du bois de Vrigny, près de Reims, entouré de vignes splendides, avec l'ordre de se battre jusqu'à la mort pour défendre la côte 240, bombardée nuit et jour par les obus de l'artillerie allemande. Depuis la tranchée transformée en bournier par les intempéries, Angelantonio regardait les colonnes de civils fuyant les bombardements allemands. Il voyait aussi ses compagnons de tranchée tomber l'un après l'autre, déchiquetés par les bombes ou empoisonnés par les gaz que les masques fournis par l'armée italienne – un bout de chiffon imbibé de carbonate de sodium – ne permettaient pas de neutraliser.

Très vite, il commença à adopter un comportement étrange et, à la Fête-Dieu 1918, il perdit complètement la tête. Une nuit qu'il était de garde et que tous les autres dormaient, profitant de la trêve conclue avec l'ennemi, il confondit une horde de rats qui détalait entre les barbelés avec un déferlement ennemi et courut alerter toute la compagnie à grands cris. Éveillés en sursaut, Italiens et Français se mirent à tirer contre les lignes ennemies qui ne tardèrent pas à riposter sans comprendre ce qui se passait. Après une heure de tirs tous azimuts et sans grande efficacité, le capitaine ordonna le cessez-le-feu.

— Retournez vous coucher ! Je ne vois aucun mouvement à l'horizon. Personne ne va nous attaquer.

Le lendemain, Angelantonio prit le hululement d'une chouette pour un signal secret de l'ennemi et, pensant qu'un nouvel assaut allait être donné, il réveilla une fois de plus la compagnie. Après une demi-heure de tirs

nourris, les soldats des deux camps étaient sur les dents, et le capitaine donna de nouveau ordre de cesser le feu. Le calme revint dans le bois de Vrigny, mais les hommes ne parvinrent pas à se rendormir.

Le troisième soir, avant de se mettre au lit, le capitaine Monfalcone, un étudiant en philosophie originaire de Lucques, convoqua Angelantonio.

— Écoutez, Palmisano. Si jamais vous avez l'impression que nous sommes attaqués, prévenez-moi. Mais si vous ne voulez pas être fusillé sur-le-champ, ne recommencez pas à réveiller toute la compagnie.

Le capitaine venait tout juste de se recoucher quand un grand cri retentit :

— *Per l'Italia !*

Il se leva d'un bond et vit Angelantonio qui fonçait tout seul vers les lignes ennemies. Ne pouvant pas réveiller ses camarades, alors qu'il était persuadé qu'ils étaient attaqués, il avait pris sur lui de riposter seul. Voyant un homme s'approcher fusil au poing, les sentinelles allemandes donnèrent l'alerte, et les soldats déversèrent toute leur hargne sur ce cinglé qui les empêchait de dormir en le criblant de balles. Angelantonio se tortilla comme un pantin exécutant une danse macabre, puis tomba comme une pierre quand les Allemands cessèrent de tirer. Il s'ensuivit un silence tendu de part et d'autre de la ligne de front. Tous se demandaient comment allait se finir cet ahurissant incident.

— Merci ! s'écria le capitaine Monfalcone dans un subit élan de sincérité en s'adressant à la tranchée allemande.

Au même moment, il se rendit compte qu'il n'aurait pas dû, mais il était trop tard, et il ordonna à ses hommes de retourner dans leurs chambrées.

— Demain, nous tâcherons de récupérer le corps de ce malheureux, mais, en attendant, nous allons essayer de nous reposer un peu.

La compagnie d'Ignazio (20) – qui était le plus jeune des Palmisano et qui n'avait pas encore dix-huit ans – passa la nuit du 29 juin 1918 dans une clairière au pied du Col del Rosso, à l'endroit même où six mois plus tôt le pauvre Domenico avait été fusillé. À l'aube, ignorant que la dépouille de son cousin reposait tout près, il joua un rôle décisif dans la reconquête du plus symbolique des Tre Monti et mourut en héros, d'une balle perdue, au moment même où il atteignait le sommet de la montagne et que les Autrichiens s'apprêtaient à battre en retraite.